

à l'inconnu ce terrible coup d'épée qui l'avait tué raide, il était demeuré complètement étranger à tout ce qui se passait autour de lui.

Le front pâle, l'œil sombre et hagard, il s'était passivement laissé rhabiller par Vatan et l'homme qui l'avait accompagné dans la taverne, et qui n'était autre que Michel Ferré, son valet de chambre.

Il s'était assis machinalement, avait bu et trinqué avec le chevalier de Guise et les autres seigneurs catholiques, sans paraître avoir conscience de ce qu'il faisait.

Un seul mot s'échappait comme un sifflement de serpent de ses lèvres crispées par la honte et la colère.

— Sérao !

— Vive Dieu ! messieurs, dit à voix basse le chevalier de Guise aux autres seigneurs. Voilà un gentilhomme qui me semble avoir une rude rancone ; je plains fort ce pauvre baron de Sérao, si sa mauvaise étoile le ploche sur son chemin.

— C'est sans doute un proche parent de la dame en question ; dit en riant de Chevreuse.

— C'est plutôt un de ses adorateurs ; reprit en ricanant le marquis de la Fare.

En ce moment le comte releva la tête, passa la main sur son front moite de sueur et regardant les assistants comme s'il sortait d'un rêve :

— Pardonnez-moi, messieurs, dit-il ; mon intention n'est nullement de vous incommoder davantage, je vous remercie des preuves de sympathie que vous avez daigné me donner. Veuillez agréer toutes mes excuses pour le trouble que j'ai si mal à propos causé parmi vous.

— Allons donc, mon cavalier, dit gaiement le chevalier de Guise, votre duel a été magnifique ; vos adversaires n'ont eu que ce qu'ils méritaient, il n'est besoin de vous excuser pour si peu, je vous jure.

Le comte s'inclina, prit congé des gentilshommes qui l'entouraient, et se retournant vers Vatan :

— M'accompagnez-vous, capitaine ? lui demanda-t-il, en lui tendant la main avec un pâle sourire.

— Certes, comte, répondit vivement le capitaine, sur ma foi ! je ne vous quitterai pas tant que je ne vous verrai point remis du choc que vous avez reçu.

— Merçi, dit-il, ah ! que ne vous ai-je cru, capitaine, mais peut-être vaut-il mieux que les choses se soient passées ainsi ? ajouta-t-il d'une voix plus basse et comme s'il se fût parlé à lui-même.

— Voyons, comte, faites un effort, renfermez vos souffrances dans votre cœur, soyez homme.

— Vous avez raison, capitaine, oh ! si vous saviez !

— Je sais tout, répondit-il nettement.

— Vous ! s'écria-t-il avec surprise.

— Oui ; mais le lieu est mal choisi, il me semble, pour une conversation confidentielle.

— C'est juste ; sortons donc d'ici au plus vite.

— Sortons je le veux bien ; d'ailleurs, il commence à se faire tard.

Ils quittèrent aussitôt la taverne où Clair-de-Lune demeura, après avoir échangé oreille à oreille ces quelques mots avec le capitaine :

— Le Saint-Hyrem est monté sur un cheval qui l'attendait ; il est parti au galop dans la direction de Notre-Dame.

— Bon ! veille sur lui ; tiens-moi au courant de ses moindres faits et gestes.

— Soyez tranquille ; il ne dira point un mot, ne fera point un pas sans que je le sache.

— Je compte sur toi.

— C'est dit.

Lorsque le comte et le capitaine furent hors de la taverne, Olivier se tourna vers son compagnon.

— De quel côté vous dirigez-vous, capitaine ? lui demanda-t-il.

— Pourquoi cette question, comte ?

— Parce que je me sens trop agité encore pour rentrer tout de suite chez moi, je vous accompagnerai en causant avec vous jusqu'à votre demeure.

— Cela ne nous dérangera guères de votre chemin, dit en riant le capitaine, nous habitons tous deux rue Tiquetonne.

— Bah ! vous plaisantez.

— Nullement. En ai-je l'air ? Je crois même que nous sommes mes proches voisins. A mon arrivée à Paris je suis descendu chez une vieille connaissance à moi qui tient l'hôtellerie de la rue du Licorne.

— Chez maître Grippart, alors ?

— C'est cela même.

— Mais moi aussi j'habite là.

— Jo le sais bien.

— Comment, vous le savez ? fit-il en s'arrêtant brusquement et en le regardant en face.

Tout en causant, ils avaient marché précédés à quelques pas de Michel Ferré, qui leur servait d'avant-garde et tenait à la main une torche allumée, car la nuit était profonde.

— Parfaitement, répondit froidement le capitaine.

— Et quoi ? dit Olivier d'un ton de reproche, nous habitons la même maison depuis je ne sais combien de temps, nous vivons côte à côte, et c'est seulement aujourd'hui, et par hasard, que j'en suis instruit : c'est mal, capitaine !

— Ne me jugez point sans m'entendre ; à votre tour, écoutez-moi, comte.

— Parlez, monsieur.

— Mon cher comte, je suis vieux soldat d'aventure ; la vie a été dure pour moi ; pendant vingt ans, j'ai laissé des lambeaux de ma chair et le plus pur de mon sang sur tous les champs de bataille de l'Europe, sans que la mort qui moissonnait impitoyablement à mes côtés les heureux et les bénis de ce monde, ait daigné se souvenir de moi. Rentré dans ma patrie, je me suis retrouvé seul ; ceux que j'avais connus étaient morts, ou m'avaient oublié, ce qui est pire.

Le malheur rend méchant et égoïste. Trop fier pour étaler au grand jour les plaies encore saignantes de mon cœur meurtri, je me suis concentré en moi-même, décidé à laisser s'agiter autour de moi les vices, les passions humaines et à assister en spectateur, sinon désintéressé, du bien et du mal, cherchant ainsi le repos dans l'oubli, la tranquillité dans l'indifférence. Le hasard nous mit en présence, je ne sais comment il se fit que, malgré la révolution que j'avais prise, je me sentis dès la première minute entraîné vers vous.

— C'est étrange ! murmura le comte, à votre vue j'éprouvai moi aussi le même sentiment.

— Je résolus donc de vous fuir, et cela d'autant plus que je compris que cette sympathie était plus forte parce qu'elle était instinctive ; que bientôt elle se changerait en amitié vraie, profonde. Or, je ne sais ni aimer ni haïr à demi ; pour moi, la haine signifie vengeance implacable ; l'amitié dévouement sans bornes ;